

“Un animal mort fait plus de bruit qu'un animal vivant”

SOUNGOULA LE ROI DES PIMENTS de Per Sorensen a été pensé et vécu comme un film. Est à lire comme un film.

SOUNGOULA LE ROI DES PIMENTS, qui vient de sortir, ici, chez l'Harmattan, a été pensé et vécu comme un film. Est à lire comme un film. Le texte, dans son état actuel, n'est pas loin de pouvoir servir de scénario, à suivre, prise de vue par prise de vue. Avoir cette idée en tête peut être la clé qui ouvre les portes (d'une certaine apparence hermétique) à bien des lecteurs... peu accoutumés, voire peu enclins, à la lecture. Et c'est à eux, surtout, que je m'adresse ! Sans mésestimer ni négliger les “lettrés”, qui, eux, se trouvent souvent bloqués par certaines *habitudes* de lecture...

Ancien créateur d'affiches que je suis, mon amour pour le côté visuel de la narration (sans étouffer sa respiration musicale) s'est trouvé renforcé, justement, par ma rencontre avec les films d'Emir Kusturica et leurs contes tziganes incorporés, descendants, d'ailleurs, en ligne directe, de contes indiens. Contes, tel que nous les racontait ma belle-mère, le soir, à moi et ma grande famille mauricienne. Sa mère, née en Inde dravidienne - et qui parlait créole en roulant les r's... là, le côté musical s'affirme ! - bref, la grand-mère aussi en connaissait un bout, je vous l'assure !

Mais j'ai très tôt compris que, trop impliqué, sans la distanciation - “la froideur scientifique” - indispensable, je ferais un piètre folkloriste. Et j'ai décidé, sans jamais me poser de questions futiles sur la légitimité de la démarche, que le folklore, je le fabriquerais moi-même !

Le héros dont j'avais besoin était déjà là : le compère aux appellations multiples (“sungura” = lièvre, en swahili... “baoul pilli” = “chat oreillé”, en télégou... etc), un survivant métissé. “Nous nous sommes trompés. Nous avons tué un autre à sa place !” comme le disent quelque part ses ennemis. (C'est d'ailleurs ce qui est dit aussi de Jésus, dans certains mythes apocryphes populaires !)

Quant aux piments, ces “fruits-larves-flammes”, arme et médicament (et redoutable moyen d'auto-destruction... drogue !), leur présence comme “acteur principal” bis est bien de mon invention. Si vraisemblable, pourtant, qu'à l'instar de l'amiral américain pervers, l'invité d'honneur du banquet des “Sept caris” (chapitres 16 et 17), des lecteurs me demandent où on peut les acheter, ces “piments de lièvre” et s'ils sont vraiment si forts ! (Lisez, comme eux, vous comprendrez de quoi il s'agit !)

Dépourvu que j'étais de moyens, de milieu, de formation cinématographiques, mon rêve éveillé sortirait, donc, sous forme de livre.

Les exigences de la vie repoussèrent sa réalisation.

Le voilà, donc, tardivement, à *lire* comme un film. Un film *fantasy*, d'accord, mais fondamentalement réaliste. S'il y a des coupeurs de canne à sucre en action, qu'ils tiennent et manient leurs outils correctement ! (Pas une de ces nombreuses productions qui, tout en se prétendant proches de la vie quotidienne, se contentent d'esquisses... de quelques vagues va-et-vient paresseux avec des machettes de pacotille.) Plutôt pas de film du tout qu'une énième “telenovela” mièvre et fade, rehaussée, pour l'alibi, de décors tiers-mondistes sommaires.

On pourrait aussi volontiers traverser le livre comme un jeu vidéo interactif. Pendant mes années de gardiennage de nuit, je me suis beaucoup inspiré de ce passe-temps cher à de nombreux collègues. Et aujourd'hui, à mon petit-fils, virtuose en la matière... Si vous n'êtes pas satisfaits du dénouement,

intervenez, donc, et créez vous-même une meilleure histoire.

Pour le ou la cinéaste qui tenterait l'aventure du "vrai film", la technologie existe. De pointe aujourd'hui, défaillante (ou trop chère) à l'époque du film de Comencini sur Pinocchio... les enfants spectateurs l'avaient déjà remarqué, avec déception, face à la baleine en "papier mâché". Aujourd'hui, les animaux peuvent côtoyer les humains de la manière la plus naturelle.

Ce rêve matérialisé sera, de préférence, tourné sur son lieu d'origine, auquel je n'ai plus rendu visite depuis le décès de ma femme (elle y était née), mais que j'ai en moi, que je trimbale avec moi, partout. Il s'agit, vous l'avez compris, de l'Île Maurice. Mais une Île Maurice qui n'existe plus et qu'il faudrait reconstruire de toutes pièces ! Même si à aucun moment il ne doit en être fait référence. Le contexte où évoluent les personnages doit rester simplement "un pays". Comme dans les contes de veillées... "Une fois, dans un pays, il y avait...etc..."

Ce n'est qu'au milieu du récit que Soungoula, l'îlien tournant en rond dans sa prison verdoyante - mais claustrophobisante - fait connaissance avec la mer, cette inconnue. Qui le déçoit, d'ailleurs. Il la trouve trop salée, franchement mauvaise. Ce qui l'intéresse maintenant, lui "le roi" déchu, c'est, en s'appuyant sur la force de ses sujets - donc : les piments - de reconquérir la plaine, où il est né. Né *comment*, aussi humanoïde que bête, nous n'allons le savoir que dans l'avant-dernier chapitre du livre.

Revenons-y. Comme je vous l'ai dit plus tôt, ma mission n'a pas été d'éteindre le feu de la fameuse bibliothèque qui brûle, vous savez, chaque fois qu'une conteuse (ou un conteur) meurt.

Ma mission a été, surtout, de faire rire.

Dans les contes traditionnels, Soungoula nous est plutôt montré comme une version tropicale du goupil rusé du Roman de Renart. Pour moi, il n'a pu que devenir un personnage chaplinesque, tragi-comique. Sa tragédie ? Son amour ardent - mais impossible - pour une fille humaine. Le côté comique ? Se présenter le premier jour au boulot, dans les champs de canne à sucre, en costume-cravate. Inutile de dire que là il déclenche, déjà, le rire de ses coéquipières, qui, je cite, "étaient toutes plus costaudes que lui" !

Et comme l'émigrant du Sud installé au Nord finit souvent par se trouver une femme de son pays et même de son village et même souvent dans la famille, notre lièvre finit par revenir au bercail et s'unir à la hase Harita, qui est devenue quasi folle à force de l'avoir attendu si longtemps et par-dessus le marché avoir été kidnappée et violée par le rival humain numéro un de son promis !

Mon plus grand souhait serait qu'un jour on puisse entendre raconter de mon modeste conte - sous quelle forme, sur quel support que ce soit - des anecdotes équivalentes à celle de l'époque de Cervantès, je la tiens de Prosper Mérimée. On a affaire à un étudiant, assis au pied d'un arbre, en train de rire aux éclats, tout seul. "Soit c'est un fou", dit un passant à un autre, "soit il est en train de lire Don Quichotte !"

Et si les méchants auront la peau de notre héros - on reste expressément dans le doute à ce sujet à la fin du récit - n'oublions pas que, selon le proverbe, un animal mort fait plus de bruit qu'un animal vivant : en tant que peau tendue sur un tambour !